



CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE-ROUEN
DIRECTION DAVID BOBÉE

LÉGENDES DE LA FORÊT VIENNOISE

Ödön Von Horváth - Yann Dacosta

REVUE DE PRESSE



CONTACT PRESSE

Pour la compagnie Le Chat Foin

Francesca Magni : +33 (0)6 12 57 18 64
francesca.magni@orange.fr

Pour le CDN Normandie-Rouen

Presse régionale
Lucie Martin : +33 (0)2 32 18 28 75
lucie.martin@cdn-normandierouen.fr
Presse Nationale
Opus 64, Arnaud Pain : +33 (0)1 40 26 77 94
a.pain@opus64.com



Les comédiens des *Légendes de la forêt viennoise* sont aussi chanteurs et danseurs. Arnaud Bertereau/Agence Mona

THÉÂTRE

Dans *la Forêt viennoise*, tout s'arrange, sauf l'essentiel

Yann Dacosta met en scène une pièce d'Ödön von Horváth, lequel, sous couvert de fable romantique et musicale, s'alarme en 1930 de la montée du nazisme.

Rouen (Seine-Maritime), envoyé spécial

Ces *Légendes de la forêt viennoise* que Yann Dacosta vient de monter sur la scène du CDN de Normandie-Rouen ont davantage l'odeur rance de la haine et de la sauvagerie que celle des pins et des fougères baignés d'une douce rosée. Même si tout se passe dans une ambiance riante ou presque. Genre comédie musicale sur un fond sonore emprunté à Johann Strauss II par le compositeur Pablo Elcoq qui, à sa manière, revisite le *Beau Danube bleu*, dont on sait qu'il coule en vérité sombre et marron dans ces contrées. L'argument est lui aussi d'apparence banale. Mais il serait hasardeux de se fier aux apparences. Il est utile ici de se souvenir que l'auteur de ces *Légendes* écrites et jouées en 1930, Ödön von Horváth, se plaisait à répéter que « rien ne donne autant le sentiment de l'infini que la bêtise ». L'aventure d'abord : Marianne, la fille du marchand de jouets Magicus, doit épouser le boucher Oscar, mais elle s'éprend d'Alfred, un mauvais garçon. De leur passion naît un rejeton qui finira bien vite par mourir d'un coup de froid alors que la grand-mère, une vieille femme mauve, en avait la garde. Ensuite, Magicus – sortez vos mouchoirs – refuse de revoir sa fille, qui faute de mieux se retrouve danseuse dans un cabaret minable, avant qu'Oscar ne la sauve en lui proposant à nouveau le mariage. Et le père finit par s'en réjouir.

Un nazillon que personne ne remarque

Mais, on s'en doute, cette fable joliment nunuche n'est qu'un prétexte. En 1933, Adolf Hitler prend officiellement le pouvoir, mais depuis quelques années ses sbires et l'idéologie qu'ils véhiculent font des émules. Le nazillon de ces *Légendes* en est une démonstration, que personne ne remarque vraiment, comme s'il ne s'agissait que de l'excentricité d'un étudiant de la famille. En cela, la « bêtise » dont parlait l'auteur se trouve un peu expliquée. Horváth, à qui fut remis, l'année de la création de cette pièce, le prix littéraire Kleist,

la plus haute récompense en Allemagne, ne faisait pas mystère de ses opinions antifascistes. Quelques années plus tard, il est totalement interdit, et ses livres brûlés lors des autodafés de 1933. Sur la route de l'exil, c'est à Amsterdam qu'il publie en 1937 *Jeunesse sans dieu* (Jugend ohne Gott), qui pointe l'embrigadement de la jeunesse par la propagande nazie. Puis, réfugié à Paris, il meurt, stupidement frappé par la chute d'une branche sur les Champs-Élysées, devant le Théâtre Marigny. Il a 37 ans.

Des scènes de cabaret hypnotisantes

Avec Hélène Francisci, Yann Dacosta réussit à raconter l'histoire de la famille dans la cuisine et dans la rue où les principaux personnages tiennent boutique. Le décor descend des cintres au fil des besoins. Un peu comme ces décors de cinéma, dont on sait qu'ils sont faux, mais pour autant indispensables. La douzaine de comédiens (Théo Costa-Marini, Laëtitia Botella, Dominique Parent, Sandy Ouvrier, Jean-Pascal Aribat, Maryse Ravera, Jade Collinet, Pierre Delmotte, Florent Houdu, Jean-François Levistre, Pauline Denize) mènent leur affaire avec une complicité évidente. Et l'ensemble est une jolie réussite, en dépit d'une longueur un peu excessive (plus de trois heures, entracte compris). Avec en seconde partie des scènes de cabaret absolument hypnotisantes tant elles sont volontairement médiocres, menées par un remarquable Pablo Elcoq, en Monsieur Loyal de misère.

Au final, tout s'arrange, sauf l'essentiel. « *Je rêve le spectacle commençant comme une opérette, puis je la vois s'enfoncer dans l'abstraction, le minimalisme, l'assèchement, l'obscurité, la peur, la résignation, la violence glaciale* », déclare Dacosta. Il vient de faire avec ses compères démonstration qu'il est manifestement somnambule. Chapeau. ●

GÉRALD ROSSI

Spectacle en tournée, les 8 et 9 novembre à Cherbourg, le 15 à Alençon, le 23 à Dieppe, le 28 à Vire, le 7 décembre à Évreux, les 12 et 13 à Caen.



THÉÂTRE : « LÉGENDES DE LA FORÊT VIENNOISE » D'ÖDÖN VON HORVATH AU CDN DE ROUEN : UNE FRESQUE BAROQUE ET CORROSIVE !

 Publié le 20 octobre 2017 |  Par Laurent Schteiner

Hasard du calendrier, la nouvelle création de Yann Dacosta, *Légendes de la forêt viennoise* d'Ödön von Horvath qui se joue actuellement au CDN de Normandie-Rouen se télescope avec l'actualité brûlante du moment. Yann Dacosta a réalisé un magnifique parcours en nous proposant une fresque baroque et corrosive explorant l'univers nauséabond de l'Autriche considérée à juste titre comme le laboratoire de l'Allemagne pré-nazie. Ce faisant, il nous offre un spectacle de toute beauté où la densité de sentiments exprimés et la variété des propositions scéniques traduisent le travail colossal accompli par Yann Dacosta et ses comédiens.

Yann Dacosta n'a pas choisi la simplicité en s'attaquant à une oeuvre de cette taille. Mais il a tiré habilement son épingle du jeu en créant un spectacle original et haut en couleur. Il a su reconstituer avec brio tout un monde, celui de l'avant Anschluss, d'une Autriche qui fleurait bon *Le Beau Danube Bleu* de Johann Strauss. Les musiciens, personnages omniprésents, décrivent avec force l'atmosphère délétère de cette époque. Les chansons interprétées par les comédiens nourrissent également la couleur grise de cette chronique désenchantée. La scénographie constitue un élément clé de cette reconstitution. On l'aura compris, tout concourt à nous plonger dans cette époque où l'on sent la main-mise nazie sur l'ensemble des rouages de la société autrichienne.

L'histoire prend naissance lors d'un pique-nique où Alfred, un petit voyou turfiste s'éprend de Marianne, promise à Oscar le boucher. Alfred ancien amant de Valérie entame une nouvelle vie avec Marianne mise au banc de sa famille par son père Magicus. Alfred et Marianne auront ensemble un bébé qui sera le catalyseur de leur désunion et de leur descente aux enfers. Abandonnée, Marianne connaîtra la chute en se produisant nue chez *Maxim*, un cabaret de la ville et finissant en prison.

Ödön von Horvath laisse chacun de nous libre d'interpréter cette histoire à travers son propre prisme. Il nous place résolument dans la posture du voyeur. Yann Dacosta respecte l'esprit de l'auteur à la lettre. Ainsi toutes les aspérités de l'indignité humaine ressortent broyant et laminant les plus faibles de cette comédie humaine sonnante le glas d'une société usée dans l'attente d'être balayée par la gangrène du fascisme. Tel un fil rouge, Yann Dacosta parsème la pièce de la présence entêtante et oppressante du neveu de Magicus, gagné au parti nazi. Cette pièce aux ressorts musicaux incontestables nous prend à témoin sur ce monde égoïste et individualiste. On ne peut être que sidéré par la bêtise, la convoitise et la villénie des protagonistes de cette histoire suffisamment nombrilistes pour ne pas voir ce qui se prépare... Les comédiens sont tous excellents avec une mention spéciale pour Maryse Ravera pour son rôle truculent de grand-mère ignoble. Ce spectacle constitue un univers à lui tout seul tant sa richesse nous émerveille.

Laurent Schteiner



#

LEGENDES DE LA FORET VIENNOISE

Théâtre de la Foudre (Petit Quevilly) octobre 2017

Comédie dramatique de Ödön Von Horváth, mise en scène Yann Dacosta, avec avec Théo Costa-Marini, Laëtitia Botella, Dominique Parent, Sandy Ouvrier, Jean-Pascal Atriba, Maryse Ravera, Jade Collinet, Pierre Delmotte, Florent Houdu, Jean-François Levistre, Pauline Denize et Pablo Elcoq.

Cela démarre de façon plus que prometteuse : en Autriche, le jeune Alfred, turfiste et escroc vivant aux crochets d'une veuve buraliste rend visite à sa mère. Plus tard, une rue commerçante s'anime et dévoile des personnages pittoresques. On est à côté du beau Danube bleu.

Très vite, ces personnages vont faire basculer la comédie dans le drame le plus sombre à l'image du sort de Marianne, prête à épouser son ami d'enfance Oscar, qui tombera amoureux d'Alfred et déchantera assez vite, se retrouvant sans un sou avec son enfant.

La pièce d'**Ödön Von Horvath**, "**Légendes de la forêt viennoise**" écrite en 1931, sous son aspect de farce bouffonne, énonce, entre opérette et drame, des propos grinçants sur la montée du nazisme, la société et l'argent, décrivant toute une galerie de personnages ordinaires aussi ridicules qu'envieux et raillant le peuple autrichien de l'époque.

Yann Dacosta réussit ce mélange de grotesque et de cruauté dans une mise en scène spectaculaire et colorée où il tire le meilleur du texte d'Horvath. La première partie est à ce propos admirable, enchaînant les scènes parfois magnifiques dans un tourbillon, rythmées par la musique de **Pablo Elcoq** qui parvient à proposer une vraie variation à partir de Johan Strauss.

La seconde partie est malheureusement alourdie par des scènes de cabaret (rappelant celles du formidable "[L'affaire de la rue de Lourcine](#)") qui pourraient être raccourcies sans dommage. D'autant que, dépassant les trois heures de spectacle, cette grande fresque s'en serait trouvée moins essouffée. Mais ne boudons pas notre plaisir car l'ensemble tient largement ses promesses.

C'est caustique, absurde, grotesque... Ca parle de notre époque aussi. C'est un grand spectacle foisonnant et un récit poignant, porté par une troupe remarquable emmenée par l'excellente **Sandy Ouvrier**.

Bravo donc à toute la *Compagnie du Chat Foin* qui, une nouvelle fois, propose un vrai bon moment théâtral, intelligent et tonique.

Nicolas Arnstam

THÉÂTRE

LÉGENDES DE LA FORET DE ÖDÖN VON HORVÁTH MISE EN SCÈNE PAR YANN DAGOSTA.

22 octobre 2017 Par
David Rofé-Sarfati

La compagnie du Chat Foin avec audace monte le texte difficile de Von Horváth, une saga avant la catastrophe dans la Vienne pré Anschluss. Sournoisement, dans un spectacle d'une grande richesse et derrière la musique, les chants, les danses et les rires se tissent le drame inaugural de la désintégration de l'Europe. Un feuilleton faussement innocent par un brillant Yann Da Costa.

Ödön Von Horváth romancier hongrois est peu connu. Il est souvent connu à la marge parce que le 1er juin 1938, il est tué, mort pathétiquement idiote, par la chute d'une branche d'arbre devant le théâtre Marigny à Paris Partisan de la République, antinationaliste convaincu, Horváth se veut dans une certaine mesure au dessus des partis. Il n'aime guère la social-démocratie, et comprend vite qu'il s'agit de se méfier du sectarisme et du fascisme du Parti communiste allemand. Il est l'un des premiers et rares auteurs à attaquer les nazis.

L'histoire est une histoire populaire, un drame social. Dans une rue tranquille une boucherie, un marchand de jouets et un tabac se côtoient. Marianne, fille de Magicus, tenancier du magasin de jouets, projette de se fiancer avec le boucher Oscar lorsqu'elle a un coup de foudre pour le loulou Alfred, ancien amant de la vieille buraliste Valérie. Et elle aura un enfant avec Alfred; celui ci papa inconséquent met le bébé, le bâtard en pension chez sa grand-mère à la campagne où il mourra bientôt d'un refroidissement. Marianne effondrée essuie le refus obstiné de son père déshonoré qui refuse de la reprendre avec lui. Abandonnée, elle se retrouve danseuse au cabaret Chez Maxim. Un soir, Magicus sort avec son ami et découvre Marianne dansant nue au Maxim. Marianne, pour avoir tenté de délester l'ami américain d'un billet de cent schillings, se retrouve en prison. Valérie réussit finalement à réconcilier Marianne et son père. L'enfant de la honte étant mort, Oscar le boucher propose à nouveau d'épouser Marianne.

La mise en scène est minimaliste quoique rigoureuse, car le propos de Da Costa est de privilégier le jeu des comédiens. En cela sauf à regretter un manque de rythme dans la première partie due certainement au démarrage (pièce vue à la première) le texte est défendu admirablement par la troupe et l'on rit autant que l'on frémit. La scénographie intelligente compose à chaque fois un fond de plateau en aveugle qui symbolise le hors champ du nazisme en marche.

Surtout la réussite de Da Costa tient à ce qu'il a su rendre compte de l'univers et du propos de Horváth, l'univers des petites gens modestes assommées par la morale religieuse et la loi patriarcale chez qui rien ne vient faire obstacle à la bêtise, à l'inculture, à la méchanceté, au silence des sentiments et au désespoir des égoïsmes. La force de l'adaptation de Da Costa tient à ce que ces personnages là, éléments d'un tout préfigurent la catastrophe à venir. Une pièce intelligente et précieuse.

Légendes de la forêt viennoise mis en scène par Yann Dacosta

Après Offenbach, Labiche et Fassbinder, Yann Dacosta s'attaque à Ödön Von Horváth, mettant en scène **Légendes de la forêt viennoise**, comédie en trois actes écrite en 1931 et qui vaudra à son auteur le prestigieux prix Kleist. Servie par des acteurs à l'énergie folle, la mise en scène précise et inventive de Yann Dacosta joue sur le dérapage fugace des situations qui, peu à peu, introduit un décalage et gratte le vernis des apparences.

Né en 1901, Ödön Von Horváth est sans doute le plus européen des auteurs du XX^e siècle. Issu de la petite noblesse hongroise, il connaît assez mal son pays natal et malgré son passeport hongrois, sa langue maternelle est l'allemand et il se considère comme un mélange typique de l'ancienne Autriche-Hongrie, à la fois magyar, croate, allemand et tchèque. Dès 1933, il perçoit et décrit avec une grande acuité ce que représente la montée d'Hitler, ce qui lui dénia le droit d'écrire en allemand et le fait qu'aucun théâtre n'acceptera de jouer ses pièces. Quittant l'Allemagne en 1934, il voyage partout en Europe. Le 1er juin 1938, il est tué par la chute d'une branche d'arbre à Paris devant le théâtre Marigny.

À la croisée du drame et de l'opérette

« Comédie populaire, à la croisée entre l'opérette et le drame, théâtre de troupe, théâtre musical et engagé, la rencontre avec le texte d'Horváth, m'est apparu comme une évidence, une urgence » affirme Yann Dacosta. Tout commence comme une fête sur des airs de valse de Strauss. Dans cette rue, côte à côte, se trouvent la boucherie d'Oscar, le magasin de jouets de Magicus aidé de sa fille Marianne et le tabac tenu par Valérie, la buraliste au charme indéniab.

Lors d'un pique-nique dans la forêt viennoise organisé pour fêter ses fiançailles avec son voisin le boucher Oscar, Marianne, fille de Magicus a le coup de foudre pour le turfiste et filou Alfred, ancien amant de la buraliste Valérie. Au bout d'un an de vie commune, et incapable de gagner leur vie, Alfred met le bébé dont Marianne a accouché en nourrice chez sa grandmère à la campagne où il mourra bientôt d'un refroidissement. Marianne essuie le refus obstiné de son père déshonoré qui refuse de la reprendre avec lui. Abandonnée, elle se retrouve danseuse au cabaret « Chez Maxim ». Un soir, Magicus sort avec son ami émigré aux États-Unis ; ils découvrent Marianne dansant nue au Maxim. Marianne, pour avoir tenté de délester l'ami américain d'un billet de cent schillings, se retrouve en prison...

Sur des airs de valses et d'apparences trompeuses...

Le rythme lent de la première partie de met en place le ronron sans histoires de cette petite rue viennoise du huitième arrondissement. La seconde partie, par opposition, fait exploser les cadres: les passions se déchaînent, les valeurs volent en éclats comme une métaphore des violences à venir. Faisant évoluer les personnages dans un décor de bande dessinée aux couleurs acidulées, usant du travelling, du gros plan et du plan moyen cinématographique, Dacosta donne à cette pièce de facture classique à la fois dans son écriture et ses enjeux dramaturgiques, une tonalité contemporaine de comédie musicale, qui décale peu à peu le regard du spectateur.

Sans rien imposer, sans effet de dénonciation, l'écriture et la mise en scène se conjuguent et ouvrent vers la réflexion politique et le danger des changements en cours. Le rire perd de sa légèreté, devient de plus en plus grinçant. Le divertissement, la légèreté s'alourdissent pour souligner la veulerie, la cruauté sur fond de montée des nationalismes qui œuvrent dans l'ombre jusqu'à nous conduire dans « les méandres de la noirceur ».

Du rêve utopique le plus haut en couleur à l'acceptation de la plus sinistre condition humaine, c'est cela que nous raconte Horváth, avec son humour noir, sa poésie et sa connaissance aiguë de l'humanité. Débutant comme une opérette viennoise, colorée, tournoyante et vivante, au bout de trois heures de spectacle, Dacosta et sa troupe d'acteurs excellents, nous font traverser l'assèchement, la peur, la brutalité froide et la violence glaciale. La valse du Beau Danube Bleu, qui ouvre et ferme le spectacle, nous laisse tout à coup une impression de dérive qui conduit chacun à valser dans le vide.



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

LÉGENDES DE LA FORÊT VIENNOISE

Fils d'un diplomate auto-hongrois, Ödon Von Horvát naît en 1901 près de Trieste et grandit dans différentes villes, changeant de langue comme de pays avant de choisir l'allemand comme langue d'expression.

C'est dans cette dernière qu'il écrit *Légendes de la forêt viennoise* en 1931, empruntant le titre à une valse célèbre de Johann Strauss le jeune, comédie populaire dont l'action se situe à Vienne, dans la forêt viennoise et dans la Wachau (vallée traversée par le Danube à environ 80 km de Vienne), et qui se termine en tragédie.

L'histoire : dans une petite rue de la capitale, la boucherie d'Oscar jouxte le magasin de jouets tenu par Magicus et sa fille Marianne, qui lui-même est contigu au bureau de tabac de Valérie. Une fête est donnée dans la forêt pour célébrer les fiançailles d'Oscar et de Marianne. Or cette dernière croise Alfred, turfiste et amant de Valérie, dont elle tombe éperdument amoureuse. Faisant fi des conventions, elle refuse de se laisser imposer le choix d'un mari et décide de vivre avec Alfred, qui rompt avec sa maîtresse. Un enfant ne tarde pas à naître, qu'Alfred confie à sa mère, qui vit dans la Wachau. Quant à Marianne, qui a foncé tête baissée dans une passion à sens unique, elle est rapidement abandonnée par son amant et, reniée par son père, sans ressources, n'a d'autre solution pour subsister que de se produire dans un cabaret. Mais cette « déchéance » n'est hélas pas ce qui pouvait lui arriver de pire et, lorsqu'elle apprend la mort de son bébé, elle comprend qu'elle a touché le fond du désespoir.

Ce qu'elle ignore, c'est que la grand-mère d'Alfred, qui n'a jamais accepté l'enfant de la honte, le bâtard, a, dans le froid de la nuit, volontairement exposé son berceau aux courants d'air.

À présent que la jeune femme est de nouveau libre et sans enfant, Oscar le boucher propose à nouveau d'épouser Marianne...

Dans un monde écrasé par le poids du rigorisme religieux, vouloir, pour une femme, choisir sa vie et être maîtresse de son destin, est, presque inévitablement, voué à l'échec, et la lutte entre l'individu et la société, bien inégale...

Une société dans laquelle commencent à apparaître des signes d'adhésion d'une certaine jeunesse à une idéologie naissante qui fera, un peu plus tard, basculer l'Allemagne dans la barbarie.

Ainsi résumée, l'intrigue est bien désespérante.

Pourtant, traitée sous forme d'opérette, entrecoupée de chants et de danses, ponctuée d'extraits musicaux célèbres, émaillée de passages cocasses et de répliques comiques, la pièce constitue un divertissement des plus réjouissants.

La mise en scène de Yann Dacosta donne aux douze comédiens, dont certains jouent plusieurs personnages, une importance égale. Tous retiennent le regard et aucun n'éclipse l'autre.

C'est une pièce chorale où chaque interprète joue sa partition en harmonie avec l'ensemble de la troupe. Il n'y a pas de premiers ou de seconds rôles. On admire le talent et la prestation de chacun ; ils sont tous excellents.

Grâce à un ingénieux système de décors tombant des cintres, on passe avec naturel d'un lieu à l'autre, d'une scène à l'autre.

La pièce, découpée en trois actes, dure trois bonnes heures avec un entracte d'un quart d'heure et pourtant, on ne voit pas le temps passer. Les scènes s'enchaînent sans temps mort.

Mentionnons celle du cabaret – où Magicus découvre sa fille parmi les danseuses –, qui restitue avec brio l'ambiance débridée, frivole et canaille, de ces lieux de plaisir.

Le spectateur, séduit, applaudit ce théâtre musical qui, sous ses dehors légers, est une satire sociale ayant, en son temps, suscité des critiques virulentes. La presse viennoise reprocha en effet à l'auteur de donner de l'Autriche une image déformée et l'extrême droite de ridiculiser les patriotes allemands.

Dans sa mise en scène de *Légendes de la forêt viennoise*, Yann Dacosta a parfaitement bien rendu la volonté d'Ödon von Horvát de « casser l'image d'une Autriche idyllique afin de montrer la brutalité individuelle et collective qui se cache derrière une façade d'opérette », pour reprendre les mots d'un critique.

Elisheva Zohnabend



« Légendes de la forêt viennoise »

Du 18 au 20 octobre au CDN de Normandie-Rouen

En tournée ensuite

Dans la courte carrière d'Ödön Von Horváth, mort à 37 ans écrasé devant le théâtre Marigny à Paris à la suite de la chute d'un arbre un jour de tempête, *Légendes de la forêt viennoise* fut un immense succès et un énorme scandale. Il y cassait l'image d'une Autriche d'opérette en montrant la brutalité qui se cachait derrière la façade. En exergue de la pièce il écrivait « Rien ne donne autant le sens de l'infini que la bêtise »

L'histoire a des airs de mélodrame classique. Marianne est promise au boucher Oscar que son père le marchand de jouets Magicus souhaite lui voir épouser. Mais au cours de la fête qui doit marquer leurs fiançailles, elle s'éprend d'un vaurien, Alfred, qui ne sait que jouer aux courses et est entretenu par une femme plus âgée, mais encore jolie, Valérie la buraliste. Au bout d'un an de vie commune dans la pauvreté, Alfred convainc Marianne de placer leur bébé chez sa mère où il mourra victime d'un refroidissement, provoqué par la grand-mère qui n'a jamais pu accepter ce bâtard. Son père refusant de l'aider, Marianne est contrainte de se produire dévêtue dans un cabaret où son père horrifié la découvrira. Après quelques péripéties, Valérie réussira à convaincre son père de pardonner à Marianne et son bébé étant mort, Oscar sera prêt à l'épouser.

Mais ce que révèle Horváth, dans cette pièce écrite entre 1928 et 1930, c'est ce qui se cache derrière l'ambiance d'opérette et les valse viennoises, le titre de la pièce est d'ailleurs celui d'une célèbre valse de Johann Strauss. Sous ses airs de mélodrame, sous les répliques comiques des personnages la pièce constitue une charge contre une société où les aspirations des individus sont sacrifiées sur l'autel d'une morale étriquée, soutenue par la religion et le souci du qu'en qu'en-dira-t-on, une société où les hommes sont incapables d'amour et de désintéressement.

Yann Dacosta a réalisé un très beau travail de mise en scène. La pièce démarre dans une ambiance d'opérette, festive et colorée mais les décors de carton-pâte donnent l'impression d'un monde où tout est faux. La poésie de la rencontre la nuit au bord du Danube entre une Marianne qui espère pouvoir vivre son grand amour et un Alfred qui semble seulement la suivre, va laisser place peu à peu à une ambiance sombre où dominent la noirceur, la brutalité et la violence glacée. Dans la scène du cabaret les couleurs éclatent, rideau rouge, escalier vert, robes de soirée jaune et verte. Mais derrière ce décor très cinématographiques c'est la vulgarité, la bêtise, la méchanceté qui sont à l'œuvre. Dans la pièce d'Horváth, la musique joue un grand rôle. Yann Dacosta lui donne ici une grande place : valse viennoises, airs d'opérette chantés en allemand, un joli clin d'œil à *Chantons sous la pluie*. Mais le ton peut aussi être plus ironique ou mélancolique, avec un violon qui passe entre les scènes, ou plus sinistre avec un Deutschland über alles braillé par les clients avinés du cabaret à la suite d'Eric, l'étudiant qui ne cesse de faire le salut nazi.

Douze acteurs, une troupe soudée, se partagent les rôles. Ils sont tous très bien, mais on peut en retenir quelques-uns. Laëtitia Botella interprète une Marianne candide, que tous utilisent.

Pour son père elle est une domestique docile et gratuite, pour Alfred une femme destinée à l'adorer, pour Oscar un objet à posséder. Théo Costa-Marini donne à Alfred le côté veule du petit voyou incapable d'aimer et qui préfère être un homme entretenu. Jean-Pascal Abribat fait d'Oscar une sorte de marionnette qui aime les couteaux et le sang, glaçant quand il dit à Marianne « Je te l'ai dit un jour, tu n'échapperas pas à mon amour ». Enfin Maryse Ravera campe la grand-mère monstrueuse, avide d'argent, raciste, haïssant Marianne « qui vit dans le péché » et son bâtard. Elle est d'une violence et d'une méchanceté effrayantes.

Cette satire, fidèle à l'esprit d'Horváth, vient fort à propos nous rappeler que c'est l'égoïsme et la bêtise qui font le terreau du nazisme. Une soirée brillante où on ne voit pas le temps passer !

Micheline Rousselet